11

Sur Ponce Pilate

Matthieu 27, 11-26

Pendant le temps de la Passion, ne fixons pas notre regard sur Jésus seulement, mais attardons-nous aussi sur les autres protagonistes du drame. Ils nous apparaissent là d'une façon singulière, placés dans une lumière crue ; tels quels ils représentent notre humanité, avec ce qui s'y révèle de mauvais et de bon.

Nous avons vu la femme de Béthanie, qui a voulu témoigner par un dernier geste de son amour à Jésus (Mt 26, 6-13) ; nous avons vu Pierre qui prétendit mourir avec son maître (Mt 26, 31-35), avant de le renier (Mt 26, 69-75), et Judas, le malheureux, qui pensant s'être trompé sur Jésus le trahit (Mt 26, 14-16). Enfin, Ponce Pilate, entre les mains duquel échut le sort de Jésus. En tous ces personnages nous pouvons reconnaître une part de nous-même, de ce qu'il y a de bon et de mal en nous. Comment nous serions-nous comportés, nous, s'il nous était arrivé d'avoir à tenir un rôle dans ce drame historique des derniers jours de Jésus ?

Le procès de Jésus ne se reproduit certes pas pour nous tel qu'il s'est déroulé alors. Mais quelque chose d'analogue a lieu sous nos yeux tous les jours. Car un drame dans l'existence, qu'est-ce d'autre que des injustices qui frappent tel ou tel d'entre nous, par suite du fanatisme ou de l'aveuglement de certains, et soit nous laissons faire, soit nous essayons d'intervenir ? Mais de quelle manière ? Ne

sommes-nous pas faibles, faillibles, comme ceux dont nous parle l'histoire de la Passion ?

C'est en nous mettant ainsi en question, et non en juge, que nous voulons examiner aujourd'hui la personnalité de Pilate et sa conduite.

*

Ce que l'histoire profane nous apprend sur lui nous le présente sous un jour peu favorable. Il apparaît comme un homme au cœur dur, qui ne craint pas de verser le sang et qui réprime d'une main de fer la population des territoires qu'il a charge de gouverner.

Nous ne pouvons savoir à quel point ce portrait est objectif et s'il n'est pas en partie inspiré par des sentiments haineux. On ne doit pas oublier d'une part que ce sont des écrivains juifs, du côté de ses adversaires, qui ont tracé son portrait et, d'autre part, qu'il a vécu dans un climat permanent de trahison et d'insurrection, de sorte que la moindre faiblesse dans le gouvernement ou ce qui serait passé pour tel aurait pu avoir comme conséquence un soulèvement aux effets terribles comme celui qui trente-cinq ans plus tard entraîna la destruction du temple et de toute la ville de Jérusalem. Quoi qu'il en soit, Pilate était un fonctionnaire endurci qui sans doute avait déjà étouffé en lui des centaines de fois le sentiment d'humanité.

Et voilà qu'on lui amène un homme, qui ne l'intéresse pas et qui ne peut que lui valoir des ennuis, un prophète de Nazareth entré en conflit avec les pharisiens et les prêtres. La raison d'État lui conseillerait de ne pas se soucier de cet individu et de laisser les Juifs s'en occuper seuls.

Mais en cette situation on découvre un autre Pilate que celui qu'on attendait. Il va se montrer d'abord humain. Il ne sent encore aucun danger de révolte ; il sait que tous ceux que l'on dénonce

devant lui comme étant des éléments subversifs ne le sont pas, il va donc chercher à y voir clair et éviter que se commette une injustice.

On serait presque tenté de dire que ce Pilate-là pourrait servir d'exemple à certains de nos gouvernants qui en maintes affaires se comportent moins bien que ne fit ce procurateur romain. Car de nos jours souvent la raison d'État est invoquée comme un absolu. On trouve parfaitement naturel de refouler tout ce qui n'est pas elle, les sentiments d'humanité, le sens de la vérité et de la justice, lorsqu'on estime nécessaire d'arrêter un individu jugé dangereux pour la société. On veut par-dessus tout sa tranquillité ; qui la trouble est rapidement condamné. Quelqu'un a dit récemment qu'à notre époque on ne permettrait sûrement pas à un individu du type de Jésus de parler aussi librement et de créer un tel émoi dans la population ; on l'aurait enfermé dès le début pour cause d'atteinte à l'ordre public. Il y a du vrai dans cette supposition.

Je pense avec effroi à ces deux Russes politiquement suspects qui ont été expulsés de Berlin, il y a quelques années, et livrés à leur pays. Ils avaient formulé la demande de ne pas être reconduits à la frontière avec la Russie, mais à celle avec la Suisse ou la France. On refusa. On les achemina à la frontière russe pour les placer ainsi entre les mains de leurs persécuteurs, on fit cela uniquement par complaisance envers le voisin de l'Est. Ce que ces deux malheureux ont pu subir, on ne l'imagine que trop facilement d'après le récit des derniers grands procès politiques qui ont révélé le régime de cruauté qui règne dans les prisons en Russie. L'opinion publique ne s'est alors que fort peu émue de cette affaire qui ne concernait après tout que deux Russes qui lui étaient inconnus. Mais les responsables qui ont jeté ainsi dans l'enfer deux hommes probablement innocents, quel peut être l'état de leur conscience ?

Pilate n'avait pas seulement le sens de la justice, il était sensible aussi à la grandeur d'un homme. Il demanda à Jésus : « *Es-tu bien le roi des Juifs ?* » dans l'idée qu'il dira non et que l'accusation des

pharisiens devienne alors sans objet. Mais Jésus se borna à répondre : *« Tu le dis »*, une réponse minimale, presque blessante. Il resta ensuite muet à toutes les autres questions. À ce moment, Pilate, ayant montré bonne figure, aurait pu se retirer de toute cette affaire, puisque l'accusé lui-même rendait impossible la chance de salut qu'on lui proposait ; un autre que Pilate se serait peut-être emporté contre un individu qui ne lui témoignait aucune considération. Mais il devait sentir que se tenait devant lui un être d'exception et que les normes qui régissent habituellement les rapports avec un gouverneur n'avaient plus cours ici.

Il tente encore un dernier moyen de le sauver. Il sait que seuls les pharisiens et les prêtres l'ont accusé, *« par envie »*, mais que le peuple l'aime. Il se tourne alors vers la foule qui est accourue entre-temps, il pense qu'elle va choisir de relâcher Jésus selon la coutume qui veut que chaque année à Pâques un condamné soit gracié… Mais, intimidée par les principaux sacrificateurs et les anciens, la foule présente se montra lâche…

Sur ce, Pilate abandonna la partie et livra Jésus.

*

En chaire, on le dépeint généralement noir sur noir comme le type même du Romain frivole, imbu de sa supériorité, et pour lequel rien n'est sacré. Mais c'est justement lorsque nous sommes en chaire que devons être véridiques.

Ce jour-là, Pilate a été ce qu'il n'a peut-être jamais été auparavant, comme si le contact avec Jésus avait ranimé toutes les forces morales qui sommeillaient en lui. Nous ne saurions dire qu'il a été faible et abominable comme jamais nous ne le pourrions être, nouss; au contraire, il a éprouvé ce que nous éprouvons dans les moments cruciaux de l'existence, lorsque nous découvrons que le sort d'un homme ou d'une affaire se trouve entre nos mains et que tout dépendra de notre décision.

Dans nos vies, des situations se présentent fréquemment à nous, dont il nous faut nous occuper, mais en sachant que nos choix n'auront pas une importance décisive ; ici, dans le cas de Pilate, il s'agit d'un de ces moments où nous prenons conscience qu'un engagement résolu de notre part, dans un sens ou dans un autre, infléchira le cours des choses d'une manière irréversible. Par exemple, tu étais là quand on a dénigré un tel ; tu savais qu'il ne dépendait que de toi de rétablir certaines vérités. Mais l'as-tu fait à temps ? Il s'agissait des possibilités d'avancement d'un homme qui venait d'être rétrogradé malgré ses mérites ou de quelqu'un qui, par timidité, ne savait pas faire valoir ses mérites et se frayer soi-même un chemin. Ton cœur te disait d'intervenir. Pourquoi es-tu resté silencieux ? Pourquoi n'as-tu pas pris tes responsabilités sur le moment ? Tu les connaissais, tu pouvais et tu devais intervenir pour que justice soit rendue à cet homme, pour que la vérité l'emporte sur le mensonge.

Ces exemples vous paraissent bien vagues ; c'est que je ne peux vous raconter des faits, avec des noms, que j'ai en tête, des situations dans lesquelles j'ai été impliqué ou que j'ai observés de près. Mais vous savez de quoi je parle, car vous avez vous-même vu et vécu des choses analogues.

S'il y a tant d'injustices dans notre monde, cela ne vient pas du grand nombre de méchants qui seraient parmi nous et installés aux commandes ; cela vient du petit nombre de ceux qui ayant le sens de leur responsabilité savent que s'ils peuvent empêcher des injustices ils doivent le faire. Des tels hommes, qui contiennent le mal et ne se laissent pas aveugler, manquent à notre époque.

N'est-il pas désespérant de voir parfois des gens, de braves et honnêtes gens, qui se dérobent et laissent filer les choses, rien que pour avoir la paix ? Plusieurs proches, que j'aurais voulu appeler des amis, je les ai perdus en les voyant reculer en ces instants décisifs où il fallait s'engager. En revanche, d'autres qui ne m'étaient pas

proches le sont devenus, parce que j'ai constaté qu'ils prenaient leurs responsabilités.

Qu'en est-il de nous ? Vous serez d'accord avec moi pour reconnaître que les moments les plus beaux de notre existence sont ceux où dans des circonstances données le sentiment de notre responsabilité a été avivé, où nous avons jugé : Voici une tâche pour toi, il faut que tu te mettes en route. Alors, le grand air de la justice et de la vérité a soufflé sur nous et nous l'avons aspiré à pleins poumons.

Mais avons-nous été fermes jusqu'au bout ? Pas toujours… rarement. Comme Pilate nous avons essayé plusieurs moyens ; nous avons dépensé des trésors de persuasion, nous avons fait preuve d'habileté ; mais au moment crucial, quand il ne restait plus qu'une chance, à condition de nous engager personnellement de toutes nos forces, de toute notre volonté, quitte à assumer toutes les conséquences, en ce moment nous avons lâché prise, nous avons laissé courir, exactement comme fit Ponce Pilate.

Pourquoi ? Nous nous sommes dit que cela ne servait de toute façon à rien ; que ce que nous aurions mis en jeu était disproportionné ; que nous allions user nos forces inutilement et nous ôter ainsi la possibilité d'intervenir ailleurs, à meilleur escient ; à la fin nous nous sommes même persuadés qu'au fond cette affaire ne nous regardait pas vraiment et que certains autres seraient plus concernés que nous ; et puis, nous ne voudrions pas éveiller l'impression d'en trop faire et même de faire l'important. Des douzaines d'excuses de ce type nous traversent l'esprit dans ces cas. Chacune paraît avoir sa valeur et se laisse justifier, nous entendons la voix de la raison même qui nous exhorte à ne pas nous entêter, à ne pas vouloir à tout prix avoir raison. Oui, et pourtant demeure en nous le sentiment de manquer à notre devoir, nous gardons malgré tout mauvaise conscience…

En fin de compte, nous ne cherchons plus rien d'autre que sauver l'apparence d'avoir fait notre devoir. Qui regarde à l'intérieur

de soi ne peut que s'effrayer de toutes les contrevérités qui en tels moments nous submergent ; on n'ose plus ensuite se rappeler tous les raisonnements qu'on a pu construire, toutes les ruses qu'on a inventées, rien que pour donner à autrui l'impression que nous avons rempli notre devoir, fait tout ce qu'il nous était possible de faire, au moment même où nous avons capitulé.

Qui n'a pas éprouvé du dégoût pour ce comédien qui opère en nous, qui ne voit pas dans le geste de Pilate se lavant les mains un geste qu'il a souvent eu lui-même, celui-là ne se connaît pas, ne veut pas se connaître.

*

Ainsi, voyons-nous dans le drame qui s'est déroulé au prétoire de Jérusalem sous Ponce Pilate comme un symbole de ce qui se passe quotidiennement parmi nous et qui nous mine l'âme. Chacun de nous peut se rappeler certaines situations de sa vie, dans lesquelles il avait un rôle à jouer, et selon qu'il a pris ou au contraire fui ses responsabilités, il lui en reste un sentiment de joie ou de tristesse.

Si j'essaye de résumer les pensées qui nous agitent à ces souvenirs, j'insisterai d'abord sur le besoin d'approfondir la conception bien commode que nous avons ordinairement de nos responsabilités envers ce qui se passe autour de nous, car nous sommes toujours tentés de penser qu'un homme n'est coresponsable que des choses où il a pu intervenir directement, mais que pour ce qui est des choses qu'il a laissé suivre leur cours, il n'est en rien responsable et ne saurait être mis en question.

Notre indifférence, en vérité, ne nous disculpe pas. J'aimerais que cela soit clairement expliqué aux enfants en particulier, afin que par l'éducation se forme une génération qui aura plus de caractère et d'énergie morale que celle qui marque notre époque. Dites-vous que vous ne prendrez jamais assez au sérieux votre devoir de responsabilité.

Mais aussi sévère que vous êtes pour vous-même, aussi doux soyez pour autrui. Comme moi vous avez déjà souffert d'avoir été lâché par des personnes dans une situation où vous pensiez pouvoir compter sur elles. Nous ressentons alors spontanément comme du mépris à leur égard. Mais celui qui s'examine lui-même, en profondeur, sait combien il est difficile de s'engager personnellement pour défendre la cause de quelqu'un, en allant jusqu'à y risquer ses intérêts propres ; il sait également combien les hommes sont aujourd'hui liés à des fonctions, tenus par toutes sortes de contraintes, et qu'il faut beaucoup de caractère pour rester droit en toutes circonstances ; comprenant cela, il fera donc preuve d'indulgence envers ses prochains et il évitera de les défier en exigeant d'eux plus qu'ils ne peuvent donner.

*

Et pour finir, un mot sur le rôle des femmes.

Il est raconté dans les Écritures que la femme de Pilate lui fit dire de ne pas commettre d'injustice sur cet homme, Jésus de Nazareth. *« Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste ; car aujourd'hui j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui »* (Mt 27, 19). Nous ne savons rien par ailleurs de cette noble Romaine, elle est restée en marge du drame. Mais veillons tout de même à lui donner une place dans l'histoire de la Passion, car elle y fut ce qu'une femme a vocation d'être : la conscience de l'homme. On aimerait que toutes les femmes, que ce soit dans la vie publique ou dans la vie privée, n'oublient jamais cette vocation.

Les hommes, accaparés par la lutte pour la vie, ne sont que trop enclins à rester réalistes et rationnels dans leurs actions, faisant reculer alors au second plan la distinction morale entre le juste et l'injuste. C'est comme s'ils avaient perdu dans leur combat l'élémentaire sentiment d'humanité. C'est pourquoi il appartient aux femmes, en tant que conseillère et éducatrice des enfants, de raviver toujours à nouveau, sans céder au réalisme masculin, le sens de la

justice et de la vérité. Pour ce rôle qui est le leur, le plus beau des rôles, qu'elles soient bénies.

Aussi, saluons dans l'histoire de la Passion la courte entrée en scène de cette femme païenne, notre sœur, et songeons à l'exemple qu'elle nous donne.

Dimanche après-midi, 21 mars 1909
église Saint-Nicolas, Strasbourg.